

Claude Mossé

La Grèce archaïque d'Homère à Eschyle

VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.

Éditions du Seuil

Claude Mossé

La Grèce archaïque d'Homère à Eschyle

VIII^e-VI^e siècles av. J.-C.

Éditions du Seuil

Du même auteur

La Fin de la démocratie athénienne

PUF, 1962

Le Travail en Grèce et à Rome

PUF, 1966

Les Institutions politiques grecques à l'époque classique

Armand Colin, 1968

La Tyrannie dans la Grèce antique

PUF, 1969

La Colonisation dans l'Antiquité

Fernand Nathan, 1970

Histoire d'une démocratie, Athènes

Des origines à la conquête macédonienne

Seuil, 1971 et « Points Histoire » n° 1, 1978

Le Monde Grec et l'Orient

2. Le IV^e siècle et l'époque hellénistique

(en collab. avec Éd. Will et P. Goukowsky)

PUF, 1975, 1990

La Femme dans la Grèce antique

Albin Michel, 1983

Bruxelles, Complexe, 1991

La Démocratie grecque

MA éditions, 1986

Le Procès de Socrate

Bruxelles, Complexe, 1987, 1989

L'Antiquité dans la Révolution française

Albin Michel, 1989

Précis d'histoire grec

(en collab. avec A. Schnapp-Gourbeillon)

Armand Colin, 1991

Dictionnaire de la civilisation grecque

Bruxelles, Complexe, 1992

Le Citoyen dans la Grèce antique

Nathan, 1993

Démosthène ou Les ambiguïtés de la politique

Armand Colin, 1994

Politique et société en Grèce ancienne

Le « modèle » athénien

Aubier, 1995

et Flammarion, « Champs », 1999

Guerres et sociétés dans les mondes grecs

De 490 à 322 av. J.-C.

Vuibert, 1999

Alexandre, la destinée d'un mythe

Payot & Rivages, 2001

Les Grecs inventent la politique

Bruxelles, Complexe, 2005

Périclès, l'inventeur de la démocratie

Payot & Rivages, 2005

EN COUVERTURE

Le « *Moschophore* ». Le notable Rhombos offre
son veau à la déesse Athéna (570 av. J.-C.).
Musée de l'Acropole, Athènes.
Photo : Ph. Toutain.

ISBN 978-2-75-784563-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1984

Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre.



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Du même auteur

Copyright

Introduction

1 - La guerre de Troie a-t-elle eu lieu ?

1 - Homère et l'Histoire

1. L'aède et son public

2. Homère et Mycènes

3. Les siècles obscurs

2 - Des héros et des dieux

1. Le récit

2. La morale héroïque

3. Le monde des dieux

3 - Le monde de l'oïkos

1. Le maître de l'oïkos

2. Les serviteurs

3. Les échanges

4 - La naissance de la cité : l'émergence du politique

1. La royauté homérique

2. L'émergence du politique

2 - L'âge lyrique

1 - L'extension du monde grec à partir du VIIIe siècle

1. Les origines de la colonisation : position du problème

2. La première vague de colonisation : l'expansion grecque en Occident

3. La seconde vague de colonisation : la Méditerranée grecque

4. Les conséquences de l'expansion grecque en Méditerranée

2 - Les transformations économiques et leurs répercussions sur l'évolution de la société

1. L'essor de la production entre le VIIIe et le VIe siècle

2. Le développement des échanges à l'époque archaïque

3. Les transformations de la société grecque à l'époque archaïque

3 - La « révolution » hoplitique

4 - Les législateurs

5 - Les tyrans

6 - La révolution clisthénienne

7 - La naissance de la civilisation grecque

Problèmes de chronologie archaïque

Bibliographie

Glossaire

Index

Introduction

Pendant longtemps on a identifié la civilisation grecque avec l'épanouissement du classicisme à Athènes au v^e siècle. Ce n'est que depuis une époque relativement récente que l'intérêt s'est déplacé vers la période antérieure, celle que par commodité on appelle archaïque. Certes, de tout temps, les poèmes homériques ont fasciné les hommes de culture. Mais il semblait qu'entre le temps d'Homère et celui des Tragiques du v^e siècle, il y avait une sorte de vide, une période obscure de laquelle émergeaient quelques poètes ou philosophes, mais qui n'avait comme raison d'être que de préparer le fameux « miracle grec », d'annoncer cette Grèce rationnelle et humaniste que symbolisait le nom de Périclès.

Or, grâce à de nouvelles approches de l'histoire grecque aux temps archaïques, il est apparu que cette période, loin d'être une simple « préhistoire » du miracle grec, en était le creuset où s'étaient fondus les éléments qui allaient présider à la naissance de cette civilisation classique dont l'écho résonne encore en nous. Les progrès de l'archéologie, soumise à des interrogations de plus en plus précises, ont permis d'éclairer les conditions dans lesquelles s'est faite l'installation des Grecs sur tout le pourtour de la Méditerranée – ce qu'on appelle la colonisation grecque – et les structures de leurs premiers établissements. Une nouvelle « lecture » des mythes grecs a révélé des modes de pensée et des systèmes de valeurs qui devaient longtemps subsister et informer les différentes expressions de la pensée des Grecs. Autrement dit, les trois siècles qui séparent Homère d'Eschyle présentent pour l'historien, mais aussi pour quiconque se penche sur une des plus brillantes civilisations de l'histoire humaine, un intérêt considérable. C'est alors en particulier que s'élabore ce cadre original de la civilisation grecque, la cité, communauté humaine inscrite dans un territoire, qui inventera cette pratique jusqu'alors inconnue dans le monde des hommes, la politique.

Il ne faut pas s'imaginer pourtant que la reconstitution de l'histoire de ces trois siècles soit chose aisée. Malgré l'avancement des recherches, de grands pans d'ombre subsistent. Et surtout, dans la mesure où les sources littéraires sont souvent fragmentaires, quand elles ne renvoient pas, parce que postérieures de plusieurs siècles aux faits, une image déformée d'une réalité qu'elles ne comprennent plus, la part d'hypothèse dans les reconstructions proposées par les modernes est souvent très grande. Quelle foi en effet accorder à tel développement d'Aristote sur les premiers temps d'Athènes, à telle anecdote rapportée par Plutarque sur le Spartiate Lycurgue ou sur l'Athénien Solon ? Même Hérodote, à qui nous devons pour cette période nombre d'informations, s'est souvent fait l'écho de traditions transmises oralement, et par là même sujettes à caution.

Il importe, en effet, de ne pas oublier que, si l'écriture a réapparu dans le monde grec à l'aube de notre période, elle n'est encore qu'un outil peu utilisé, hormis précisément par les poètes et peut-être par quelques peintres de vases. Mais les premiers s'intéressent peu aux événements, ou, quand ils le font, c'est toujours de façon personnelle, tels ces poètes lyriques dont nous aurons à reparler. Quant aux seconds, ils nous transmettent quelques noms, quelques vers parfois, mais rien qui ressemble à ces chroniques fidèlement rassemblées par les scribes de l'ancien Orient, ou même à ces archives retrouvées dans les ruines des palais mycéniens. C'est seulement lorsque les lois seront écrites que les choses changeront.

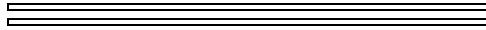
Il faut pourtant tenter de comprendre comment s'est élaboré ce monde des cités. Et, pour ce faire, le point de départ de toute recherche ne peut être que le plus ancien témoignage écrit que les Grecs nous aient légué, ces poèmes homériques qui allaient tenir une telle place dans la culture de l'Hellade. Un événement est au cœur de *l'Illiade* et de *l'Odyssée*, la fameuse guerre de Troie, que les Grecs auraient menée contre les habitants d'une cité d'Asie, pour venger l'affront fait à l'un de leurs rois, l'Atride Ménélas, par le fils du roi Priam qui régnait sur les Troyens. A la fin du v^e siècle, un historien aussi « sérieux » que Thucydide datait de la guerre de Troie la première tentative de rassemblement des Grecs pour une entreprise commune et ne doutait pas de son historicité. Bien plus, en un temps où le danger pour la liberté grecque venait principalement d'Asie, on avait tôt fait d'identifier les Troyens avec ces barbares contre lesquels on souhaitait à nouveau mobiliser les Grecs. Toute une tradition tendait ainsi à donner corps à cette guerre, une tradition que nombre de modernes ont reprise à leur compte, y ajoutant des explications plus réalistes que le rapt de la belle Hélène : guerre de conquête, tentative pour

mettre la main sur les détroits, manifestation d'un « impérialisme marchand », etc. Mais, si la guerre de Troie est au cœur des poèmes homériques, elle n'en est pas le sujet. Et ces hommes et ces femmes que le poète met en scène, et dont les heurs et malheurs allaient fournir aux poètes tragiques les thèmes de leurs œuvres, ces rois et ces reines vivent au sein d'une société qui questionne l'historien : traduit-elle une réalité historique, et laquelle ? Quelles indications peut-on en tirer, quels signes peut-on entrevoir de l'apparition des nouveaux systèmes politiques qui se mettent en place à l'aube du VIII^e siècle ?

Car ce qui fait l'intérêt de cette période est précisément cette organisation politique qui subsistera jusqu'à la fin de l'Antiquité : la cité avec ses magistrats, héritiers de l'ancienne autorité royale, avec son conseil et son assemblée qui regroupe sur l'*agora*, sur la place publique, tous les membres de la communauté civique. Alors que, partout ailleurs, et singulièrement dans le monde oriental, l'autorité, qu'elle soit d'origine divine ou plus concrètement liée à la possession de la force et de la richesse, s'impose à ceux qui dépendent du palais ou du temple, en Grèce, du moins là où se développent les cités, c'est la communauté civique tout entière qui, au terme de ces trois siècles, prend les décisions ou au moins les approuve. Et c'est « au milieu » et non au-dessus de la communauté que se tient l'autorité. On comprend bien que, pour aboutir à un tel état de fait, il aura fallu à ceux qui au départ étaient exclus de la décision, à ceux qui ne faisaient pas partie des *agathoi*, des bons, lutter pour obtenir ce partage sinon du pouvoir effectif, du moins des lieux où se prenaient les décisions. C'est justement l'étude des différents moments de cette lutte qui fera l'objet de la seconde partie de ce livre, afin que soient mis en lumière, pour autant qu'on peut les entrevoir, les processus par lesquels le *démos*, le peuple des cités, s'est trouvé associé, dans des proportions et des limites variables, aux prises de décision, par lesquels a peu à peu émergé la dimension politique qui devait donner à la civilisation grecque de l'époque classique sa signification profonde.

1

LA GUERRE DE TROIE A-T-ELLE
EU LIEU ?



« On ne peut en douter plus longtemps, quand on considère l'état actuel de nos connaissances, la guerre de Troie fut un fait historique, et, pendant cette guerre, une coalition d'Achéens, ou Mycéniens, sous la conduite d'un roi dont la suzeraineté était reconnue, combattit contre le peuple de Troie et ses alliés. » Cette phrase de l'archéologue C. W. Blegen est citée par M. I. Finley dans l'appendice qu'il a ajouté à la dernière édition de son *Monde d'Ulysse*. Elle fut écrite en 1963, alors qu'achevaient de paraître les rapports de la mission archéologique qui, entre 1932 et 1938, avait fouillé l'emplacement présumé de la Troie d'Homère.

Ce site avait été « découvert » par l'Allemand Schliemann, un amateur épris de poésie homérique, bien décidé à retrouver les lieux évoqués dans les deux vastes poèmes épiques que l'Antiquité attribua à Homère, *Illiade* et *Odyssee*. Mais, si les fouilles de Mycènes allaient en effet permettre d'exhumer les restes d'un palais, des tombes et un riche mobilier qu'on pouvait imaginer être contemporains d'Agamemnon, celles qui furent menées sur le site de Troie allaient révéler que la Troie que Schliemann avait cru être celle de Priam était en fait bien antérieure à la date présumée de la guerre de Troie. Quant à la cité que les archéologues désignent aujourd'hui sous le nom de Troie VIIa, elle n'était qu'une petite bourgade appauvrie dont on voit mal l'intérêt qu'elle aurait pu présenter pour des gens venus de si loin.

Un nouveau problème allait bientôt surgir avec le déchiffrement de l'écriture des tablettes dégagées des ruines du palais de Cnossos, en Crète, et de Pylos, dans le Péloponnèse. On découvrit que cette écriture, baptisée Linéaire B, avait servi à transcrire une langue qui était du grec, ce qui ne pouvait que conforter dans leur opinion ceux qui croyaient à la suzeraineté des rois de Mycènes non seulement sur le Péloponnèse, mais sur le monde égéen tout entier. Mais, de même qu'on avait essayé de débusquer dans les poèmes homériques des traces de la civilisation que les fouilles avaient mise au jour à Mycènes, Tirynthe et Pylos, de même il fallait maintenant tenter de faire coïncider les indications que fournissait la lecture des tablettes avec ce que livraient les poèmes sur l'organisation politique et sociale, ou le régime de la propriété, dans les États achéens. Les années qui suivirent le déchiffrement par M. Ventris en 1954 du Linéaire B virent ainsi paraître une quantité considérable de travaux, dont les uns cherchaient à retrouver Homère dans le monde des tablettes, les autres, au contraire, à en souligner la distance. L'historicité de la guerre de Troie, affirmée avec force par C. W. Blegen, était ainsi controversée :

réaffirmée par ceux qui voyaient dans le monde révélé par les tablettes la confirmation de cette unité grecque décrite par Thucydide au début de son récit de la guerre du Péloponnèse, lorsqu'il dit que, grâce à sa puissance maritime et à la souveraineté qu'il exerçait sur l'Hellade, Agamemnon put rassembler autour de lui la Grèce entière ; niée, en revanche, par ceux qui, dans les poèmes, ne distinguaient rien qui pût se comparer à cette organisation bureaucratique dont les tablettes étaient l'expression.

Cependant, la publication en 1954, l'année qui suivit le déchiffrement du linéaire B, du *Monde d'Ulysse* de M. I. Finley fit effet d'une bombe dont les retombées ont subsisté en dépit de ces controverses. Délaissant à la fois la philologie et l'archéologie, Finley avait pris le parti d'aborder les poèmes dans une perspective différente et d'appliquer à leur lecture les résultats des recherches menées par Milmann Parry sur la poésie orale des bardes yougoslaves. Reprenant ainsi sur d'autres bases la fameuse « question homérique », il s'efforçait de démontrer d'une part que la société « homérique » avait une cohérence interne, en dépit d'anachronismes d'importance secondaire, et d'autre part que cette société, à la fois distincte de celle des « palais » mycéniens et de celle de la cité grecque des temps historiques, ne pouvait correspondre qu'à ces « âges obscurs » qui séparent la fin des premiers du début de la seconde, et, de façon plus précise, à la fin du deuxième et au début du premier millénaire avant notre ère.

On le voit, résoudre le problème posé en tête de cette première partie n'est pas chose facile. Il va donc nous falloir reprendre chacun des éléments : Homère d'abord, bien sûr, Mycènes ensuite, et, après avoir fait le point des travaux les plus récents sur les « âges obscurs », entreprendre de décrire cette société « homérique », à la fois réelle et imaginaire, qui pour les Grecs de l'époque classique était le témoignage de leur lointain passé.

Homère et l'Histoire

Quel usage l'historien peut-il faire de l'œuvre d'Homère ? C'est l'objet de nombreuses discussions, et l'un des aspects de la fameuse « question homérique ». Certains n'y voient qu'un faux problème, car une œuvre d'art se suffit à elle-même et ne saurait refléter une quelconque réalité. Et, de fait, les débats à ce sujet, loin de contredire une telle opinion, semblent plutôt la conforter. Mais, d'un autre côté, il est indéniable que les héros semblent toujours se mouvoir dans un « monde réel » – sauf quand il s'agit des récits chez Alcinoos, dans l'*Odyssée* –, et que le poète s'est fondé sur une certaine réalité. Dès lors, il est permis de s'interroger sur cette part de réel que, comme toute œuvre littéraire, contient la poésie homérique. Mais, pour ce faire, il importe d'abord de replacer l'œuvre dans son contexte, d'en définir la nature spécifique et les caractères.

1. L'aède et son public

Au chant VIII de l'*Odyssée*, le roi des Phéaciens s'apprête à honorer un hôte inconnu. C'est en fait Ulysse que la tempête a jeté sur son rivage ; il pénètre dans la salle où se déroule le festin pour lequel ont été immolés « douze brebis, huit cochons aux dents blanches et deux paisibles bœufs » (*Od.*, VIII, 59-60) ; puis arrive l'aède que le roi avait fait quérir : « Un héraut s'avança, conduisant le fidèle aède à qui la Muse qui l'aimait a donné bien et mal, lui ayant pris ses yeux, mais donné la douceur du chant. Pontonoos lui avança un siège aux clous d'argent au milieu des convives, adossé à une colonne ; il suspendit à un crochet la lyre aiguë au-dessus de sa tête, et lui montra comment la prendre

avec ses mains ; il avança une corbeille et une table, une coupe de vin, qu'il put boire selon son cœur. Ils tendirent les mains vers les mets présentés. Lorsqu'on eut apaisé la soif et l'appétit, la Muse le pressa de chanter la gloire des hommes et, d'un récit dont le renom touchait alors le ciel, la querelle d'Ulysse et d'Achille, fils de Pelée... » (*Ibid.*, 62 sq.).

Aussi imaginaire qu'ait pu être le royaume des Phéaciens, on ne saurait douter de la matérialité de la scène ainsi décrite. L'aède, ce chanteur que la Muse inspire, et qui se rend de manoir en manoir pour évoquer les hauts faits de la guerre de Troie, en s'accompagnant de la lyre, ne serait-ce pas Homère lui-même ? La question n'a certes pas fini de susciter bien des querelles et est assurément l'une de celles qui ont fait couler le plus d'encre. On sait que, sous le nom d'Homère, nous sont parvenues un certain nombre d'œuvres dont deux longs poèmes de respectivement seize mille et douze mille vers, *l'Iliade* et *l'Odyssée*. Dès l'Antiquité, on disputait déjà de la paternité homérique de textes de caractère religieux connus sous le nom d'Hymnes. En revanche, pour *l'Iliade* et *l'Odyssée*, c'est seulement à une époque relativement récente qu'on a contesté sinon l'existence d'un poète appelé Homère, du moins qu'il soit l'auteur de la totalité des deux épopées. Certains ont mis l'accent sur le manque de cohésion apparente du récit dans *l'Iliade*, et sur la juxtaposition d'au moins trois histoires différentes dans *l'Odyssée*. D'autres, insistant sur les différences entre les deux poèmes, ont bien voulu attribuer *l'Iliade* à un Homère qui serait né à Chios et aurait vécu en Ionie vers le milieu du VIII^e siècle, mais non *l'Odyssée* qui aurait été élaborée au moins un demi-siècle plus tard.

Il est évidemment impossible de rappeler ici tous les arguments, philologiques ou historiques, avancés par les uns et les autres, relatifs à la personnalité d'Homère ou à la date de composition des poèmes. Le problème, cependant, a été renouvelé dans les années trente de ce siècle par les travaux de l'anthropologue américain Milmann Parry, qui, partant d'un fait depuis longtemps connu et étudié, la répétition des formules qui rythment de façon presque obsédantes les deux poèmes, avait constaté un phénomène analogue en écoutant les bardes yougoslaves. Ces reprises avaient en effet le pouvoir de faciliter la mémorisation d'une poésie qui se transmettait oralement, sans le support de l'écrit. Il en avait conclu que, comme le barde yougoslave, l'aède grec recourait au même système pour les mêmes raisons, chacun enrichissant les poèmes de nouveaux épisodes ou de nouveaux développements, ce qui expliquerait leur apparent désordre. *l'Iliade* et *l'Odyssée* représenteraient ainsi, selon M. I. Finley, « le point culminant d'une longue tradition de poésie orale,

pratiquée par des bardes professionnels qui se déplaçaient dans tout le monde grec ».

Une telle analyse permettait de rendre compte non seulement de l'importance du style formulaire, mais aussi de certains « anachronismes », voire de certaines incohérences. Mais elle soulevait aussi quelques objections. La première était que la poésie des bardes yougoslaves et celle des aèdes grecs ne s'adressaient pas au même public. Les premiers, vivant dans un monde où l'écriture était connue, composaient pour des paysans illettrés, les seconds dans un monde où l'écriture avait disparu, pour des nobles tout autant illettrés, mais qui n'en détenaient pas moins le pouvoir et la richesse. La deuxième objection, liée à la première, tenait précisément à l'écriture. A l'époque d'Homère (ou des poètes qu'on désigne sous ce nom), elle avait fait sa réapparition en Grèce, sous la forme d'un alphabet adapté – par l'adjonction de voyelles – de l'alphabet phénicien. La découverte, il y a un quart de siècle, d'une coupe dite « coupe de Nestor », sur laquelle figurent trois vers évoquant le vieux roi de *Illiade* et de *Odyssée*, témoigne que cette écriture a sans doute d'abord servi à transcrire les épopées transmises par les aèdes. A ces deux objections s'ajoute une troisième : la qualité même de l'œuvre et son caractère très élaboré que des études récentes ont mis en valeur. On ne saurait donc nier que *Illiade* et *Odyssée* aient été rédigées dès la fin du VIII^e siècle, même si, d'après la tradition, c'est uniquement à Athènes et au temps des Pisistratides dont elles servaient la propagande que les deux épopées ont été plus largement diffusées grâce à une nouvelle « édition ».

Mais les travaux de Milmann Parry, de son fils Adam Parry et de leurs collaborateurs, en mettant l'accent sur de longs siècles de transmission orale, ont permis à des historiens comme M. I. Finley de reprendre le problème de la « société homérique », du « monde d'Ulysse », en en démontrant d'une part la cohérence, et en essayant d'autre part de retrouver quelle réalité historique affleurerait derrière les aventures des héros achéens, de quel système de valeurs elles étaient porteuses. Par là même, il allait contribuer à détruire, avant que le déchiffrement du Linéaire B ne vînt le confirmer de façon éclatante, ce « cadavre qu'il faut régulièrement tuer », pour reprendre une formule de P. Vidal-Naquet, c'est-à-dire la thèse qui fait d'Homère un historien du monde mycénien.

2. Homère et Mycènes

On a vu que c'était pour exhumer les sites évoqués dans les poèmes homériques que Schliemann avait entrepris les fouilles d'Ithaque d'abord, de Troie ensuite, de Mycènes enfin. La découverte progressive de riches palais aux salles ornées de peintures, de tombes contenant en abondance métaux précieux et armes raffinées, a d'abord conforté ceux qui pensaient avoir retrouvé le monde d'Agamemnon et d'Ulysse. Ce n'est pas un hasard si deux des grandes tombes à *tholos* (c'est-à-dire à plan circulaire) de Mycènes ont été appelées tombeau d'Agamemnon et tombeau de Clytemnestre. Des savants s'efforcèrent alors de faire correspondre le texte d'Homère avec les monuments retrouvés : là un grand bouclier, ici un casque orné de dents de sanglier ou encore la représentation d'un guerrier sur son char. On ne pouvait, par ailleurs, manquer d'être frappé par la coïncidence entre les cités nommées dans les poèmes et les lieux où l'on avait pu repérer des sites et des restes de palais aux proportions souvent considérables : Mycènes, la cité dont Agamemnon était le roi et qui paraissait bien avoir été la plus puissante, Tirynthe, la ville de Diomède, Pylos sur qui régnait le vieux Nestor, et aussi Athènes, Thèbes, Orchomène. Seules manquaient à l'appel Ithaque, où malgré les fouilles menées par Schliemann, il avait été impossible de localiser le palais d'Ulysse, et Sparte, la cité de Ménélas, celui qui avait été à l'origine du déclenchement de la guerre de Troie. On avait bien relevé les traces d'un palais de dimensions modestes à Amyclées et des objets de fabrication mycénienne à Vaphio, dont un magnifique gobelet en or et deux coupes. Il y avait cependant là une énigme que les modernes s'efforçaient de résoudre en supposant que la Sparte achéenne était géographiquement distincte de la Sparte historique, sans doute proche d'Amyclées (qui sera d'ailleurs l'un des cinq bourgs qui, plus tard, la constitueront).

Les progrès de l'archéologie au début du siècle permirent d'élaborer une datation plus précise pour ces palais. Il apparut que les principaux sites mycéniens avaient commencé à se développer à partir du XVI^e siècle, et l'évident rapprochement entre cette civilisation et celle que les fouilles avaient mise au jour en Crète conduisirent certains à imaginer une conquête du continent grec par les Crétois. La tradition grecque conservait en effet le souvenir d'une hégémonie maritime crétoise (thalassocratie) sous le règne du roi Minos, et certaines légendes, comme celle du tribut auquel étaient astreints les Athéniens (livrer chaque année au Minotaure, le monstre né de l'accouplement de Pasiphaé et du taureau divin, sept jeunes gens et sept jeunes filles), seraient à mettre en relation avec cette domination des Crétois, ou du moins de leur plus puissante cité, Cnossos.

Toutefois, il apparut bientôt que l'apogée des palais mycéniens se situait aux XIV-XIII^e siècles, alors qu'il était clair que cette période était au contraire, pour les palais crétois, une époque de déclin, consécutif à une série de destructions et d'incendies que les archéologues datent des environs de 1400. A la thèse qui liait la floraison de la civilisation mycénienne à une hypothétique domination crétoise allait donc s'opposer celle qui voyait dans le déclin des palais crétois après 1400 la conséquence d'une occupation de l'île par des Mycéniens. Le déchiffrement du Linéaire B allait apporter à cette seconde théorie un argument de poids.

On avait retrouvé, en effet, tant à Mycènes et Pylos qu'à Cnossos, conservées par le feu qui les avaient cuites au moment de l'incendie des palais, des tablettes d'argile portant une écriture qui ressemblait à celle qui figurait sur des tablettes plus anciennes en Crète même, tout en s'en distinguant par de nombreux détails. Les archéologues avaient baptisé l'écriture de ces tablettes Linéaire A et Linéaire B, et les tenants de la thèse de l'hégémonie crétoise en tiraient la preuve de la justesse de leurs vues : les Mycéniens avaient adopté l'écriture de ceux qui les avaient soumis. Mais la révélation que l'écriture en Linéaire B servait à transcrire, à Mycènes comme à Pylos et à Cnossos, une langue qui était du grec ruina semble-t-il définitivement la thèse de la conquête crétoise : les Mycéniens avaient sans doute emprunté aux Crétois leur écriture, mais leur avaient imposé leur langue. Les tenants de l'hégémonie crétoise ne s'en tinrent pas pour autant battus. Refusant de lier la ruine des palais crétois à une occupation mycénienne de longue durée, ils préférèrent invoquer une secousse sismique qui, vers 1450, aurait détruit les palais crétois et favorisé l'installation à Cnossos d'une dynastie créto-achéenne. D'autres s'attachèrent à minimiser les différences qui auraient existé entre civilisation mycénienne (ou achéenne) et civilisation crétoise (ou minoenne ou égéenne) en réponse à ceux qui, au contraire, distinguaient nettement les traits « indo-européens » des Achéens (mœurs guerrières, palais entourés de puissantes murailles « cyclopéennes », religion dominée par le culte de divinités mâles) des civilisations égéennes plus aimables et plus « féminines ». On voit trop bien toutes les arrière-pensées qui peuvent se dissimuler derrière cette accumulation de preuves érudites pour s'y attarder longuement. Il reste que grâce au déchiffrement du Linéaire B, on allait pouvoir se faire une idée plus précise de ces États mycéniens.

Les travaux des archéologues avaient déjà permis de constater l'importance qu'avait dans ces États le palais. Avec ses nombreuses salles groupées autour du *mégaron*, ses magasins et ses ateliers, c'était, mieux qu'une résidence royale, un

ensemble qui n'était pas sans en rappeler d'autres analogues étudiés par les spécialistes de l'Orient ancien : le palais apparaissait, en effet, non seulement comme le centre du pouvoir politique et religieux, puisque sanctuaires et nécropoles se trouvaient à l'intérieur de son enceinte, mais aussi comme l'axe d'une grande activité économique et le lieu où se concentraient les richesses produites sur place ou importées des lointaines régions jusqu'où s'aventuraient les navires mycéniens. La lecture des tablettes a confirmé cette analyse. Les milliers de textes déchiffrés se présentent, en effet, comme des archives tenues de façon rigoureuse par une bureaucratie de scribes. Nous n'en possédons qu'une infime partie, à savoir ces tablettes qui ont été cuites lors de l'incendie des palais et qui contiennent la comptabilité de leur dernière année d'existence. La minutie dans le détail montre assez que, dans ces États mycéniens, la terre, les hommes, les animaux, tout était placé sous le contrôle étroit du palais. Certes, bien des obscurités subsistent, d'abord parce que le texte n'est pas toujours clair et que les lacunes abondent ; néanmoins, ajouté à ce qu'on savait déjà, il devient possible d'entrevoir ce qu'étaient les grandes lignes de l'organisation de ces États palatiaux. A leur tête, un souverain qui porte le titre de *wanax* ou *anax* et qui semble avoir rassemblé entre ses mains toute l'autorité politique et religieuse. A ses côtés, le *lawagetas* paraît également occuper un rang important. On s'est interrogé sur ce que pouvaient être ses fonctions : chef militaire ou chef du peuple, selon le sens qu'on donne à la racine *laos* dont il dérive. D'autres personnages sont désignés par les termes de *te-re-ta* (*telestes*) et *pa-si-reu* (*basileus*). On a voulu y voir les membres d'une aristocratie militaire, vivant au palais et entourant le roi. Sont attestés également des prêtres et des prêtresses, des gens qui sont définis comme faisant partie du *damo* (*démos*), des artisans, (forgerons, charpentiers, orfèvres) et des esclaves appartenant à des particuliers ou à l'une ou l'autre des divinités dont les noms apparaissent dans les tablettes, et qui, à l'exception remarquable d'Apollon, sont ceux-là mêmes qui feront partie du panthéon olympien : Zeus, Héra, Déméter et même Dionysos qu'on avait longtemps tenu pour un dieu d'importation récente. Les tablettes fournissent aussi des informations sur le régime des terres. Le roi et le *lawagetas* sont dotés d'un *téménos*, d'un domaine qui leur est propre. Mais il semble que d'autres « serviteurs » du roi soient gratifiés de domaines pris sur la « terre commune » ou attribués par le *damo*. Ces indications fragmentaires et imprécises ont donné lieu à toutes sortes de spéculations sur la nature du régime économique et social de ces États mycéniens. Certains y ont vu la preuve de l'existence d'une « féodalité » à qui le roi aurait donné des fiefs pris sur la terre commune ; d'autres, avec plus de

raison, y ont retrouvé un trait typique des sociétés de type « oriental », la rétribution des services sous forme de lots de terre dont la possession était précaire et liée à l'accomplissement desdits services. Quant au rôle des communautés villageoises qui dépendaient du palais, et que désigne sans doute le terme *da-mo*, il demeure très obscur ; on sait toutefois que ces communautés qui auraient géré la terre des villages étaient soumises à des redevances qui s'entassaient dans les réserves et les magasins du palais.

Les tablettes n'autorisent pas à dépasser ces remarques très générales, à moins d'entrer dans des discussions érudites sur des points très précis. Elles n'apportent en particulier aucune information sur les relations qui pouvaient exister d'un État à l'autre, en dépit de la communauté évidente de langue et de civilisation, et la prétendue suzeraineté qu'auraient exercée les rois de Mycènes n'est nulle part et d'aucune façon confirmée : proches l'une de l'autre, les acropoles de Mycènes et de Tirynthe étaient le centre de deux États distincts, comme en étaient également distincts Pylos, Orchomène ou Athènes.

Les tablettes, en revanche, ont confirmé l'importance de l'artisanat mycénien. Mais là encore de nombreuses interrogations subsistent quant à son objet : assurait-il seulement la satisfaction des besoins de la communauté, ou bien une partie de la production, rassemblée dans les ateliers du palais, était-elle destinée à alimenter un commerce important ? Nous touchons là un problème auquel les modernes ont, avec prudence, évité de donner une réponse catégorique. L'hypothèse d'un « impérialisme » mycénien, qui annoncerait avec huit siècles d'avance l'impérialisme athénien, ne paraît pas devoir être retenue. Certes, on a retrouvé en grande quantité du matériel de fabrication mycénienne en Asie Mineure, à Chypre, en Égypte, en Sicile et dans le Sud de l'Italie, d'où l'idée de « comptoirs » que les Mycéniens auraient eus dans ces régions lointaines. Il y avait sans doute des courants d'échange entre le monde mycénien et le monde oriental, comme entre le monde mycénien et la Méditerranée occidentale, et la localisation de certaines expéditions mythiques (les Argonautes, les voyages d'Héraklès) conservent peut-être le souvenir de ces navigations lointaines. Mais cela n'implique pas la présence de comptoirs permanents, encore moins d'une quelconque colonisation. Tout au plus, l'organisation palatiale assurait aux souverains mycéniens la puissance et la mainmise sur toutes les ressources du territoire, ce qui leur permettait probablement d'équiper des flottes et de contrôler les échanges, tout en demeurant au cœur de leurs positions fortifiées, d'où ils pouvaient par ailleurs lancer des razzias sur les régions voisines.